

Intérieur nuit

Daoud Najm

Numéro 274, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95162ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Najm, D. (2021). Intérieur nuit. *Spirale*, (274), 6–7.

INTÉRIEUR NUIT

À la mémoire
de Raphaël André

9 janvier, intérieur nuit. Par la fenêtre, je regarde la rue désolée qui, étrangement, me rappelle à Beyrouth, à ma préhistoire, aux couvre-feux de mon enfance. Il faut se méfier du passé. On croit vieillir et oublier, s'être délesté de la peau d'un monde révolu qui brusquement revient à la charge et brouille les cartes du temps.

Dans *En marge des nuits*, J.-B. Pontalis s'interroge : « *Le jour aurait-il pour principale fonction de tenir la nuit à l'écart ?* » En apparence naïve (la « raison » du jour et ses lumières éloigneraient-elles la « folie » de la nuit et de ses ténèbres ?), il me semble que cette question résonne tout autrement aujourd'hui. Les mots de Pontalis me sont revenus à l'esprit après avoir écouté le point de presse où François Legault a décrété un couvre-feu sur l'ensemble de la province. Cette nouvelle contrainte, nous dit-on, empêcherait « les rassemblements, même les plus minimes » dans le but de stopper le développement des nouveaux cas en soins intensifs et d'endiguer la transmission communautaire, transmission qui, comme on le sait, a cours depuis le mois de mars dernier.

Décrié, étiqueté de liberticide, vivement conspué, à bon droit, par une frange de la population qui condamne la façon dont sont notamment traités les plus vulnérables et l'écart qui se creuse de manière pernicieuse entre la santé et la sécurité publique, le couvre-feu que l'on connaît actuellement est loin de faire l'unanimité. Au matin du 18 janvier, le corps gelé de Raphaël André a été retrouvé à Montréal, inerte, près du refuge La Porte Ouverte, où l'homme sans domicile fixe avait l'habitude de trouver asile la nuit venue. Raphaël André n'est sans doute pas la dernière victime des structures et des décisions mises en place depuis près d'un an. Quel sort attend les plus démunis, puis celles et ceux qui vivent « à l'écart », les gens de la nuit, à qui l'on avait déjà tourné le dos ?

Je peine à soustraire à la nuit une quelconque « vérité », à m'approcher un tant soit peu de ce qui brûle à la pensée si injuste de la mort de Raphaël André. Si je ne parviens pas à m'expliquer ce que réveillent en moi les mots de Pontalis, je lis dans la « marge » de son titre les espaces multiples – réels ou fantasmés – étrangers aux prescriptions de l'ordre. Contrairement à l'expérience ouverte du temps, sorte de flottement qui, au cours de cette pandémie, plonge la plupart d'entre nous dans l'incertitude, ces espaces de la marge et leurs occupants sont devenus de plus en plus circonvenus, contrôlés par un État dont le pouvoir économique et policier fait plier les moins nantis sous le poids d'une « logique » qui de loin les dépasse.

•

JE PEINE À SOUSTRAIRE À LA NUIT UNE QUELCONQUE « VÉRITÉ », À M'APPROCHER UN TANT SOIT PEU DE CE QUI BRÛLE À LA PENSÉE SI INJUSTE DE LA MORT DE RAPHAËL ANDRÉ.

L'incertitude qui est aujourd'hui la nôtre, l'inouï de ce moment historique « suspendu », se manifeste par un « épuisement qu'il y a à vivre dans l'imminence », formule qu'épingle si justement Ginette Michaud dans « Psychanalyse du présent¹ ». Elle y réfléchit à l'impossible présent de la catastrophe – celui de la pandémie, mais aussi celui des attentats de Charlie Hebdo ou encore de la Shoah – et aux traumatismes qu'il engendre et réactive en s'intéressant plus particulièrement aux écrits de Georges Didi-Huberman et de Mathieu Riboulet. Cette rubrique est également signée par Nicolas Lévesque qui, pour sa part, nous ouvre les portes de son cabinet et dévoile, par bribes, sa pratique téléphonique de psy en temps de pandémie. À propos de l'une de ses patientes, vexée, qui lui reproche son inattention, Lévesque confie : « *Je me suis repris, j'ai été présent, dans mon silence et dans ma voix, et notre connexion a pu se rétablir.* » Dans la distance, dans la solitude des corps isolés, l'échange de la parole que suppose la thérapie est d'autant plus précieux, ici, à l'heure du confinement, en ce qu'il invite à une attention accrue à l'autre.

•

L'idée du dossier « Solitudes » que vous lirez dans ce numéro a été lancée au sein de notre comité de rédaction bien avant l'arrivée des nouvelles parvenues de Chine au début de l'année 2020, nouvelles que je tenais, bien naïvement, à distance. Si, au moment où ce dossier a été imaginé par Louis-Daniel Godin et Laurence Pelletier, il a d'abord été question « de traiter de la solitude sous l'angle d'une enquête philosophique et esthétique », les « considérations plus criantes » de la pandémie de Covid-19 les ont vite rattrapés. C'est donc à partir « de la contrainte de cette solitude forcée », que le présent dossier a pris forme. Sans porter directement sur les réalités engendrées par la pandémie actuelle, les textes qu'il réunit témoignent de manière oblique – ne serait-ce que par le temps de leur élaboration – de la solitude des derniers mois, qu'il nous faudra désormais mettre au pluriel – les solitudes –, tant sont riches, complexes et diverses les expériences qui l'ont façonnée.

1 – Dans cette nouvelle rubrique, l'on cherchera à renouer avec l'héritage psychanalytique de *Spirale* en offrant un espace de réflexion critique afin de se pencher sur des phénomènes et des enjeux contemporains et leurs manifestations culturelles, et ce, dans le temps long que permettent l'analyse et les outils conceptuels de cette discipline trop souvent délaissée. « Psychanalyse du présent » est la cinquième d'une série inaugurée dans les deux dernières années à *Spirale*. « Critique de la critique », « Incursion », « Carte blanche » ainsi que « Débat/actualité », rubrique publiée sur *Spirale web*, constituent un laboratoire d'écriture inédit où l'essai est mis au premier plan.